

VOULOIR ÊTRE INDIEN

*Quand la quête spirituelle
devient un vol culturel*

Myke Johnson



En 2016 dans le Dakota du nord, un mouvement de protestation prend de l'ampleur, s'opposant au projet de construction de l'oléoduc Dakota Access qui traverse la réserve indienne de Standing Rock. Des milliers de militants se rassemblent pour protéger le patrimoine des Sioux, construisant des campements et protestant pendant des mois.

Les photographies qui illustrent ce texte ont été prises par Betty Bogaert entre le 21 et le 23 février 2017 lors de l'éviction du camp principal "Oceti Oyate" par les forces armées américaines.

VOULOIR ÊTRE INDIEN

*Quand la quête spirituelle
devient un vol culturel*

Texte

Myke Johnson

-

Photos

Betty Bogaert

De nombreuses personnes souhaiteraient donner à la spiritualité une place plus importante dans leur vie ainsi que dans le monde. Mais les enseignements et les propositions des institutions religieuses traditionnelles ne parviennent pas à combler leurs besoins. Certain-e-s ont ainsi commencé à s'intéresser aux pratiques spirituelles des Autochtones, et il est facile de trouver des ateliers et des conférences qui proposent des rituels et des cérémonies autochtones aux non-Autochtones. Mais de nombreux-ses Autochtones, dont des figures religieuses très respectées, ont condamné de tels "emprunts", les voyant comme une forme d'exploitation culturelle qui irait gravement à l'encontre de la survie et du bien-être de leurs peuples.

Dans ce texte, je m'intéresserai aux questions éthiques que posent les explorations, par des Blanc-he-s, de cérémonies religieuses et de croyances autochtones. Par quel mécanisme une recherche spirituelle sincère se transforme-t-elle en un vol culturel ? En quel sens les Autochtones sont-elles mis-es en danger par cet intérêt pour leurs croyances et leurs rituels ? Comment pouvons-nous respecter l'intégrité culturelle des peuples autochtones tout en honorant nos authentiques aspirations spirituelles ?

À propos de moi

Tout d'abord, j'aimerais me présenter et me situer quant à ces questions. Je suis une femme Blanche reliée par ascendance matrilineaire au peuple Innu, indigènes des terres aujourd'hui connus comme Québec et Labrador et que les Français-e-s nommaient "Montagnais". J'ai grandi dans la culture blanche chrétienne des États-Unis, j'ai la peau claire et une chevelure rousse et mon seul lien direct avec une autre culture est cette simple conscience que ma famille est en partie autochtone. Être Blanc-he, c'est être dans la norme, c'est profiter de certains avantages dont sont privé-e-s ceux et celles qui ne sont pas Blanc-he-s. Et pourtant, cette conscience d'avoir une arrière-arrière-arrière-grand-mère innue a suffisamment ébranlé mon identité pour me pousser à chercher ce que pouvait signifier être Autochtone ou d'origine autochtone.

Au début, bien qu'il fût au cœur de mon engagement et de mon sentiment de responsabilité, ce lien ancestral rendait la question plus complexe et confuse. Même en termes de vocabulaire, je me demandais comment utiliser "nous" et "eux-elles" : j'aurais pu être incluse dans les deux, et, en même temps, je débordais des deux. J'avais entendu de nombreux·ses Autochtones parler de ce sujet et je décidais qu'il serait plus pertinent pour moi de parler en tant que Blanche, de poser ces questions dans le contexte du mouvement féministe spirituel dont je faisais partie, rendant concret notre engagement pour la survie et la libération de tou·te·s.

Par ailleurs, bien que, chez moi, il y ait eu cette volonté de comprendre mon propre héritage indigène, il faut bien voir que l'intérêt actuel des non-Autochtones pour la spiritualité autochtone est un phénomène de la culture blanche. Ce phénomène blanc affecte toutes celles et ceux d'entre nous qui nous intéressons aux Autochtones. Il était donc important pour ma recherche de pénétrer dans ce truc qu'ont les Blanc·he·s pour les Autochtones, d'explorer et d'analyser ce qui est à l'œuvre chez les Blanc·he·s, dont je fais partie, afin de voir en quoi cela influençait mes recherches pour comprendre le lien avec mes ancêtres Innus.

Des années plus tard, ce voyage encore inachevé m'a permis de me comprendre moi-même plus clairement en tant que Blanche. Avoir une parente éloignée qui soit Autochtone ne fait pas de vous une Autochtone. J'espère toutefois que je pourrai honorer mes lointain·e·s ancêtres en étant une bonne alliée des luttes contemporaines des Autochtones.

Depuis l'enfance, je suis attirée par la spiritualité. En devenant adulte, les valeurs des évangiles chrétiens m'ont mené à l'activisme politique, au nom de la justice et de la libération. Ces activités politiques m'ont amené à comprendre l'oppression des femmes, et de moi-même en tant que femme. Or, un des domaines dans lesquels les femmes doivent faire face à l'oppression est celui de la spiritualité et de la religion. On peut dire que le féminisme m'a poussé vers une recherche spirituelle et une profonde transformation. Avec de nombreuses autres femmes, nous avons créé et exploré ce que nous appelions la spiritualité féminine. C'est dans ce contexte qu'avec d'autres femmes, j'en suis venue à m'intéresser à la spiritualité autochtone.

I Le CONTEXTE

Les stéréotypes de l'"Indien" et de la "spiritualité amérindienne"

Il y a un phénomène dans la culture blanche qui impacte toutes les interactions entre Blanc-he-s et Autochtones. C'est une image que la culture blanche a créée et qu'elle a baptisée "Indien". Mais cette image est un stéréotype, elle ne correspond pas à la réalité de qui sont les Autochtones, qui se répartissent selon diverses cultures. Nous sommes tou-te-s capables de donner des détails sur ce stéréotype de l'"Indien", dont un aspect important est qu'il possède deux pendants, comme les deux faces d'une pièce de monnaie.

La première face de l'"Indien" est celle du Sauvage Brutal — le guerrier primitif et dangereux qui attaquait les colons à l'ouest, ou bien l'alcoolique irresponsable des réserves à qui on ne peut pas faire confiance , l'"Indien" dont on disait : "un bon Indien est un Indien mort". L'autre face du cliché est celle du Noble Sauvage — l'innocent primitif naturellement spirituel qui vit en harmonie idyllique avec la Terre, l'"Indien" des histoires de Thanksgiving qui aide les pèlerins à survivre. Ces images sont profondément ancrées dans notre culture et sont en toile de fond de toutes nos interactions avec les Autochtones et leurs concepts.

Quand on entend parler d'"Indiens" partageant leurs sagesses spirituelles avec des Blanc-he-s, c'est à second stéréotype que l'on a affaire, celui de l'avenant et noble "Indien". Mais quand on parle de la colère des "Indiens", le premier stéréotype réémerge facilement, celui du sauvage brutal, et on peut alors se sentir en colère ou sur la défensive ou bien avoir peur.

Il est important de se rendre compte que ces images sont d'authen-

tiques fantasmes — des projections de peurs et de rêves des Blanc-he-s sur celles et ceux perçu-e-s comme "autres". Même si la seconde image, l'"Indien" noble, sage et spirituel, peut sembler un progrès par rapport à la première, elle aussi s'avère en réalité néfaste pour les Autochtones. Ainsi, pour tou-te-s celles et ceux d'entre nous qui souhaitons en apprendre plus sur les Autochtones, le premier obstacle que nous rencontrons est celui de la distorsion, pareil à un masque qui obscurcit les voix et les vécus des réels peuples autochtones.

Ce que, dans de nombreuses variantes du mouvement New Age, on appelle la "spiritualité amérindienne" relève de cette image distordue. La soi-disant "spiritualité amérindienne" se base sur le stéréotype du Noble Sauvage, que l'on mélange avec des éléments symboliques et rituels issus de diverses pratiques religieuses autochtones. Ce qui nous intéresse dans ces "Indiens" est peut-être le fait qu'il soient représentés comme ayant une vision spirituelle du monde, alors que notre culture de masse semble de plus en plus désincarnée. Certain-e-s portent leur attention sur les déesses et cherchent des rôles positifs pour les femmes, d'autres se penchent plutôt sur la Terre, au cœur de l'interconnexion entre tous les êtres. Les hommes perçoivent également "l'Indien" comme une image de la virilité à reconquérir.

Toutes ces vues peuvent être importantes, et contiennent des éléments de vérité. Mais le masque reste un masque. L'activiste Cherokee et membre de Women of All Red Nations Andrea Smith souligne : « *Les "pratiques indiennes" qu'ont ces féministes blanches New Age ressemblent très peu à la réalité. [...] Ces adeptes du New Age ne comprennent pas les Autochtones ni nos luttes pour la survie et c'est pourquoi elles ne peuvent pas accéder à une véritable compréhension de nos pratiques spirituelles* ». ⁽¹⁾

Résistance, Colonialisme et Racisme Structurel

Bien sûr, tout cela je ne l'ai pas su tout de suite. J'ai mentionné que la spiritualité m'a mené à l'activisme. Dans mon parcours, j'ai aussi participé à des luttes politiques aux côtés d'Autochtones. C'est dans ce contexte que j'ai commencé à en apprendre plus sur les réalités des Autochtones d'Amérique et les problèmes qu'elles affrontent. On m'a parlé du vol perpétuel de leurs terres et de la déportation de ses habitants. On m'a parlé de l'acculturation forcée à travers l'interdiction de pratiquer leur religion, l'envoi de leurs

(1) Andrea Smith, *"The New Age Movement and Native Spirituality"*, in *Indigenous Women*, Vol.1#1, Printemps 1991, p.18.

enfants dans les écoles résidentielles⁽²⁾ et l'interdiction de parler leur langue. On m'a parlé des conséquences de l'extraction de charbon et d'uranium dans les réserves au mépris des communautés qui y vivent. Et ainsi de suite.

J'ai aussi pris conscience des revendications des Autochtones pour leur fierté et leur identité, ainsi que de l'histoire de la résistance face au génocide. On m'a parlé des mouvements de résistance de la fin du 20^e siècle : A.I.M. et Alcatraz et l'occupation de Wounded Knee. On m'a appris l'existence de personnes comme Anna Mae Pictou Aquash et Leonard Peltier. Finalement, j'ai rencontré des membres de la communauté innue dont je suis descendante, qui, engagé-e-s dans une bataille contre la destruction de leur territoire et de leur mode de vie, tentaient d'empêcher la construction d'un énorme projet hydro-électrique : le barrage de Sainte-Marguerite 3. Ces personnes réelles et ces combats réels ont commencé à ébranler les stéréotypes véhiculés par notre culture et m'ont permis de mieux comprendre les réalités des Autochtones aujourd'hui.

C'est ainsi que j'ai commencé à voir les grandes différences entre ce qui était présenté comme "la spiritualité amérindienne" et ce qu'était concrètement la vie des Autochtones. Ces décalages ne sont pas quelque chose auquel on pourra remédier par une documentation plus précise des cérémonies ou de meilleurs professeurs. C'est de contexte et de valeurs sous-jacentes dont il s'agit. De pouvoir et d'histoire coloniale.

Il est important de prendre du recul si l'on veut aborder ces questions. Nous avons été habitué-e-s à considérer les problèmes éthiques comme des enjeux personnels, où la bienveillance des intentions prévaut, où ce qui est juste et ce qui ne l'est pas dépend de chacun-e d'entre nous. Ces points ont leur importance, mais il existe aussi une autre manière de penser les problèmes éthiques qui me paraît utile ici. C'est l'éthique sociale, qui prend en compte les structures de la société et leur impact sur les individu-e-s. Le contexte, dans le cas présent, c'est le racisme structurel.

Le racisme structurel est un système d'oppression dans lequel les structures de la société sont aux mains des Blanc-he-s. Le racisme combine préjugés sur les personnes de couleur avec pouvoir politique, économique et social sur leur vie. Le racisme est dans l'air que nous respirons. Ce n'est pas

(2) N.d.t : Au Canada et aux États-Unis, les écoles résidentielles étaient des pensionnats religieux sponsorisés par le gouvernement dans lesquelles les enfants autochtones enlevés souvent de force à leur famille étaient retenus dans le but de les assimiler à la culture blanche. Le taux de mortalité y était très élevé et les sévices physiques et sexuels abondaient. On considère que les conditions de vie traumatiques dans ces écoles ont fréquemment été à l'origine de problèmes de santé mentale, d'addiction et de suicide. La dernière école résidentielle du Canada a fermé en 1996 plus de 100 ans après la mise en place de ce système.

tant une question de culpabilité ou d'innocence individuelle qu'une atmosphère d'injustice que nous devons tous et toutes reconnaître d'une manière ou d'une autre.

Nous vivons dans une société colonialiste. Elle a été bâtie sur le vol des terres par les Européens. Elle s'est construite par la conquête et la destruction des peuples qui étaient déjà là, et elle continue de s'en prendre aux terres et aux cultures autochtones. Ce n'est pas quelque chose que nous avons choisi, c'est quelque chose dont nous avons hérité, et nous devons le reconnaître.

L'appropriation culturelle

C'est dans ce contexte que les Autochtones d'Amérique identifient l'utilisation des symboles et des rituels autochtones comme une appropriation culturelle. L'appropriation culturelle est une forme de racisme. Elle est une arme dans le processus de colonisation. L'appropriation culturelle, c'est quand un peuple dominant ou colonisateur se saisit des artefacts et des rituels religieux et culturels des peuples dominés ou colonisés. Quand nous, Euro-Américain-e-s, nous saisissons des symboles et rituels des Autochtones et les utilisons pour nos propres intérêts, nous participons au processus de colonisation et de destruction des cultures autochtones.

Janet McCloud, ancienne de la tribu Tulalip et activiste luttant pour les droits de pêche, nous dit : « D'abord, elles sont venu-e-s pour prendre nos terres et notre eau, puis notre pêche et nos jeux... Maintenant elles veulent aussi notre religion. Tout d'un coup, nous avons un tas d'idiot-e-s sans scrupules qui se promènent en disant qu'elles sont des guérisseur-se-s. Et elles vous vendent des rituels de la tente de sudation pour 50 dollars. Ce n'est pas seulement mal, c'est obscène. Les Amérindien-ne-s ne vendent leur spiritualité à personne et quelque soit le prix. Ce n'est qu'un pillage de plus dans la longue liste des extorsions faites aux peuples Amérindiens et, d'une certaine façon, c'est le pire jusqu'à présent »(3). L'appropriation culturelle est le pillage d'un peuple, ainsi qu'une déformation, un mensonge diffusé à son propos. C'est une attaque faite à l'intégrité culturelle des Autochtones, qui, en fin de compte, menace leur survie en elle-même.

(3) "Spiritual Hucksterism: The Rise of the Plastic Medicine Men", in Ward Churchill, *Fantasies of the Master Race: Literature, Cinema and the Colonization of American Indians* (Monroe, ME: Common Courage Press, 1992) p.217. Originellement publié dans Z Magazine, Déc. 1990.



II Trois PIÈGES dans lesquels tombent les Non-Autochtones

Alors que nous vivons dans l'histoire-même de ce pillage et de cette domination, comment pouvons-nous parvenir à établir une connexion bénéfique, à un partage culturel ? Malheureusement, la sincérité n'y suffit pas. Il y a trois pièges dans lesquels nous risquons de tomber dès lors qu'on s'intéresse aux cultures autochtones.

Le déni

Le premier piège, c'est le déni. Les colons européens de ce continent pensaient que le progrès était ordonné par le divin : c'était leur destinée que de s'appropriier les terres Autochtones. Cette manière de voir reste d'actualité, via le présupposé selon lequel les Autochtones d'Amérique bénéficieraient de l'assimilation à la culture blanche. Pour ceulles qui jouissent des privilèges de la société Blanche, il est facile de s'associer à cette croyance. Mais les Autochtones voient les choses d'un autre œil. Elles peuvent voir chaque jour les blessures et les marques de l'oppression.

Le déni engendre également le mythe selon lequel les Autochtones n'existent plus. On en parle souvent comme une race mourante. En voyant les Autochtones comme faisant entièrement partie du passé, les Blanc-he-s justifient qu'ils aillent de l'avant et vivent uniquement dans le présent. Cela justifie que nous nous emparions et que nous utilisions les artefacts des cultures autochtones comme une façon de les préserver. Quand les peuples

autochtones rompent le silence pour parler des injustices commises ou bien seulement affirmer leur existence, ils déchirent le voile du déni culturel. Et, de plus en plus, la réponse des instances officielles consiste à les faire taire par la répression.

Le déni culturel est similaire au processus de déni qui se manifeste chez les individu-e-s. Quand une personne en harcèle ou en blesse une autre, il y a une tendance psychologique à accuser la victime et à nier sa propre culpabilité. On croit que si la victime peut être détruite, alors la culpabilité le sera aussi.

Même si les individu-e-s épris-e-s de justice ne tombent pas dans le piège du déni ostensible, il reste deux autres pièges plus subtils. Ceux-ci peuvent biaiser les situations d'exploitation culturelle et les faire passer pour honorables.

Vouloir être Indien

C'est un de ces pièges que j'appelle "vouloir être Indien". De fait, les Autochtones ont un nom pour les personnes qui tombent dans ce piège : les "Wannabe Indians"⁽⁴⁾. Ce piège consiste à s'identifier avec les Autochtones, le plus souvent en réaction à nos propres détresses et oppressions et à la perte de légitimité de nos désirs. L'"Indien-ne" devient cet-te "autre utopique" qui incarne les rêves que nous souhaiterions réels, quels qu'ils soient. C'est ici que le stéréotype romantique prend le dessus. Par exemple, nous pourrions dire "Dans les cultures tribales... les femmes étaient respectées". "Dans les cultures tribales... tout était partagé au sein de la communauté". "Dans les cultures tribales... les hommes et les femmes vivaient en harmonie avec la terre". Et ainsi de suite, en remplissant les blancs. Nous désirons cette utopie, nous désirons être ces "Indien-ne-s" romantisé-e-s.

La culpabilité en quête de rédemption

Un autre piège similaire est celui que j'appelle "la culpabilité en quête de rédemption". Dans celui-ci, nous sommes conscient-e-s de ce que la culture blanche a fait, nous le reconnaissons et le rejetons, mais nous restons bloqué-e-s dans un sentiment de culpabilité. Nous désirons être soulagé-e-s de

(4) Mot à mot, les « Qui veut être Indien ».

la culpabilité d'être associé·e·s à la culture blanche. Alors nous cherchons des Autochtones qui puissent nous dire que nous sommes de bonnes personnes, nous offrir le pardon, nous accueillir, nous adopter dans leur monde bien meilleur.

On trouve nombre d'exemples de ce piège dans les films sur les Autochtones. De ceux où les Autochtones jouent le rôle des méchants qui menacent la survie des héros blancs, on est passé à des films comme « Danse avec les Loups », où le héros est le seul Blanc qui ne partage pas la soif destructrice de la culture blanche, et qui est adopté par les Autochtones. Ce piège explique l'attrait que suscite un Autochtone comme Sun Bear, qui a enseigné la spiritualité à des Blanc·he·s et créé une entité non-autochtone appelée la Tribu de l'Ours. Bien que beaucoup d'Autochtones traditionnel·le·s le considèrent comme un opportuniste, de nombreu·se·s Blanc·he·s se sont ainsi senti·e·s bienvenu·e·s et ont adopté une nouvelle identité "tribale" au sein de la soi-disant Tribu Rainbow.



Le problème ? - Le pardon facile

Où est le problème dans ces deux pièges ? Tout d'abord, la rédemption que nous trouvons n'est au fond qu'un pardon au rabais. Nous-mêmes nous sentons mieux mais cela ne change rien à la situation des Autochtones. Les injustices persistent. Ensuite, en niant l'autonomie politique et spirituelle des peuples autochtones, la communauté New Age "Rainbow" pervertit toutes ses aspirations à une communauté multi-culturelle. Ce qui est créé, c'est encore une nouvelle forme de domination de la classe moyenne blanche multi-culturelle. Enfin, ces pièges perpétuent l'image folklorique de l'"Indien" et faussent la réalité. Ils nous empêchent de voir la vraie vie des Autochtones. Ils dissimulent et étouffent leurs voix et les expressions de leur être.

Pam Colorado, activiste de la tribu Oneida, déclare: « *Le but ultime du processus est de prendre l'ascendant sur les Amérindien-ne-s, et cela jusque dans leurs propres coutumes et spiritualités. Au final, les non-Amérindien-ne-s auront un pouvoir total pour définir ce qui est ou n'est pas amérindien, même pour les Amérindien-ne-s elleux-mêmes. Nous parlons ici d'une domination idéologique/conceptuelle absolue des Amérindien-ne-s, qui s'ajoute à la domination physique totale qu'ielles subissent déjà. Lorsque cela se produira, les derniers vestiges de la véritable société amérindienne et de leurs droits disparaîtront. Les non-Amérindien-ne-s "posséderont" alors notre patrimoine et nos idées aussi complètement qu'ils prétendent posséder nos terres et nos ressources aujourd'hui* »⁽⁵⁾

Exemples d'appropriation culturelle : la déesse mère d'Europe

Voici un autre exemple qui aide à faire la distinction entre l'appropriation culturelle et un échange culturel acceptable. Tiré de l'histoire de l'Europe, il parlera sans doute aux femmes blanches intéressées par la critique féministe des spiritualités d'origine patriarcale. L'appropriation culturelle est un des outils ancestraux de domination et de colonisation. On la trouve tout au long de

(5) Pam Colorado, citée par Wendy Rose, "The Great Pretenders: Further Reflections on Whitemaniam", in M. Annette Jaimes, *The State of Native America: Genocide, Colonization, and Resistance*, (Boston: South End Press, 1992), p. 405. Citation originale par Ward Churchill, *A Little Matter of Genocide: Native American Spirituality and New Age Hucksterism*, Bloomsbury Review, Vol. 8 #5, Sept/Oct 1988, pp. 23-4. Son affiliation tribale était mentionnée dans le magazine Indigenous Women.

l'histoire, à chaque fois qu'une culture a tenté d'en conquérir une autre. Les combats ne se font pas uniquement par les armes, mais aussi par les images et les idées. Toute situation de domination intègre cette sorte d'impérialisme culturel.

De nombreuses universitaires féministes ont montré qu'il existait des images féminines de divinité dans l'Europe "pré-historique". Selon certaines d'entre elles, l'Église catholique a pris l'image de la grande déesse mère et l'a incarnée en la Vierge Marie, Mère de Dieu. Et c'est sur d'anciens lieux sacrés qu'elle a choisi de construire des sanctuaires dédiés à Marie. L'Église a ainsi absorbé de nombreux symboles païens, en déformant et transformant leur signification et leur impact sur la vie des personnes.

Le changement de contexte, les basculements dans le contrôle et l'usage du symbole ont créé d'importants déplacements de sens et de pouvoir. Les envahisseurs ont pris ce qui était une image d'émancipation et de valorisation des femmes et en ont fait une image vantant leur subordination à la prééminence masculine. Cela leur a permis de redéfinir ce qu'étaient les qualités d'une femme : l'obéissance, l'humilité et le renoncement à l'énergie sexuelle. S'emparer ainsi de l'image de la déesse et la transformer a servi à renforcer davantage l'asservissement des femmes et à saper les idées appelant à la résistance.

Exemples d'appropriation culturelle : la quête de vision des Lakotas

En quoi cela est-il similaire à l'appropriation culturelle des images et pratiques autochtones par la mouvance New Age ? Je vais utiliser l'exemple de "la quête de vision", un rituel de la culture Lakota (avec des variations dans d'autres nations autochtones) dont de nombreuses mouvances New Age ont fait leur fonds commerce. Dans la culture traditionnelle Lakota, la quête de vision était une période de jeûne et de prière dans les montagnes, qui participait au déploiement du rôle d'une personne au sein de sa communauté. Les anciens-ne-s de la communauté accompagnaient l'individu-e dans sa quête par des prières ; à son retour, ielles lui offraient une interprétation de ses visions et des conseils pour vivre avec ce qu'elles impliquent. La croyance était que la vie et la vocation de la personne étaient un cadeau pour le groupe entier et qu'en se connectant avec le monde spirituel, elle approfondirait ses liens avec la communauté, ravivant ainsi celle-ci. Chacun existait dans un équilibre avec

l'autre⁽⁶⁾.

Dans un contexte New Age, le sens et le pouvoir de ce rituel sont altérés. L'accent est mis sur les besoins et les conceptions des Blanc-he-s, qui, dans la plupart des espaces New Age, recherchent l'épanouissement et la prospérité individuelle. Il n'y a pas d'engagement envers une communauté, en particulier envers une communauté autochtone. Au lieu de cela, les Blanc-he-s expérimentent leur propre idée déformée de ce qu'être spirituel et « Indien » signifie, sans ce sentiment de responsabilité qui est fondamental dans les religions autochtones.

Le rituel a été modifié jusque dans sa forme et sa structure. Par exemple, les donner et recevoir de la tradition autochtone deviennent vendre et acheter, un sacrilège pour les Autochtones. Lorsque les citoyen-e-s blanc-he-s en quête de vision utilisent des images d'animaux sauvages et de plantes, c'est l'intégrité du rapport intime à une communauté et à un territoire spécifique qui est ignoré, ainsi que ses habitant-e-s-mêmes qui apportent à chacune nourriture, vêtements, inspiration et de quoi survivre.

Il n'y a pas de mal à ce que les Blanc-he-s se retirent dans des endroits isolés dans une quête d'épanouissement personnel. La retraite a fait partie de la plupart des traditions religieuses. Mais c'est la marchandisation des Amérindien-ne-s comme dernière tendance consumériste qui pousse à appeler cette retraite une « quête de vision ». En faisant des Autochtones des marchandises, on leur applique les modes de perception et d'évaluation de la réalité propres au capitalisme. Leurs propres perceptions et valeurs sont ainsi mises à mal. Ce qu'on appelle la "spiritualité amérindienne" est en fait une distorsion et il n'est plus possible de croire réellement en ces mots qui ont été transformés pour servir d'autres fins. Par conséquent, il est devenu plus difficile de préserver l'authenticité des spiritualités autochtones.

Quels sont les effets de cette distorsion sur les peuples autochtones ? Les réalités effectives de leurs communautés s'en trouvent effacées. Celles-ci subissent des agressions depuis 500 ans et sont confrontées à des problèmes de dislocation, au vol continu de leurs terres, à la pauvreté, au chômage, à des problèmes d'addiction et de suicide et au désespoir. Dans les communautés autochtones, la réappropriation des pratiques traditionnelles comme la quête de vision participent de la construction de l'identité et de la fierté de la communauté. Cela renforce les peuples autochtones dans leurs luttes pour la vie dans un environnement majoritairement raciste. Au contraire, le détournement de ces rituels par l'Amérique blanche affaiblit les communautés dans leurs luttes pour la survie.

(6) Un récit de la quête de vision est donné dans Black Elk, *The Sacred Pipe*, (New York Penguin Books, 1971), pages 44-66.





III Que peuvent FAIRE les Blanc·he·s ?

En résumé, les Blanc·he·s qui portent de l'intérêt aux Autochtones doivent tout d'abord se confronter au stéréotype de l'"Indien", projection de leurs propres peurs et espoirs, qui est un obstacle à cette compréhension que nous recherchons. Nous devons tenir compte de notre héritage du colonialisme blanc et du contexte de racisme structurel. Dans ce contexte, trois pièges se présentent à ceux et celles qui abordent sincèrement une recherche spirituelle et qui peuvent court-circuiter l'intégrité éthique d'une relation entre Blanc·he·s et Autochtones. Ces pièges sont le déni, "vouloir être un Indien", et la culpabilité en quête de rédemption. Qu'est-il possible de faire alors ? Je crois qu'il existe une réponse qui offre une base éthique sur laquelle se reposer. Celle-ci a deux aspects : devenir un·e allié·e et faire son propre travail spirituel.

Devenir un·e allié·e

Le premier aspect, c'est de devenir un·e allié·e. Si vous connaissez le programme en douze étapes des Alcooliques Anonymes, vous avez probablement entendu parler de celle intitulée "reconnaître ses torts". Il s'agit de reconsidérer son passé en prenant la responsabilité d'y redresser les torts que nous parvenons à redresser. Cela peut aussi marcher à un niveau culturel. Afin de prendre ses responsabilités dans ce cas, il faudrait commencer par identifier sa propre situation culturelle ainsi que les réalités du colonialisme et du racisme structurel. Prendre ses responsabilités, c'est aussi reconnaître que le

problème dépasse la culpabilité ou l'innocence individuelle. Nous n'avons pas personnellement causé cette injustice et nous n'avons donc pas à nous bloquer dans un sentiment de culpabilité ou de honte individuelle. Au contraire, notre responsabilité est de combattre le racisme, d'être allié-e de ceux et celles qui sont opprimé-e-s.

Il est important de souligner que les Autochtones ne disent pas : "N'apprenez rien sur notre religion ou notre culture". Elles appellent plutôt à ce que les Blanc-he-s se renseignent avec précision et en profondeur sur la culture autochtone et dans un contexte qui ne participe pas à sa destruction. Oren Lyons, un chef traditionnel de la nation d'Onondaga a dit: « *Nous avons de réels problèmes aujourd'hui, d'énormes problèmes qui menacent la survie de la planète. Amérindien-ne-s et non-Amérindien-ne-s doivent faire face à ces problèmes ensemble, et cela veut dire que nous devons avoir un dialogue honnête. Mais ce dialogue sera impossible tant que les non-Amérindien-ne-s continuent de se faire des idées sur des sujets aussi basiques que la spiritualité amérindienne* ». ⁽⁷⁾

Puisqu'il existe tant de déformations, il est important de s'informer. Nous pouvons nous éduquer nous-mêmes, ainsi que nos enfants et nos ami-e-s, à propos des difficultés et des combats des peuples Autochtones aujourd'hui. Aider peut prendre des formes aussi simples et concrètes que le soutien financier ou un appel aux représentants du Congrès à soutenir la liberté de religion des Autochtones et leurs revendications territoriales.

Il existe de nombreux-ses écrivain-e-s, artistes et universitaires ayant des racines autochtones. Il est possible de les soutenir, par exemple en préférant acheter leurs livres plutôt que celles des imposteur-e-s New Age. ⁽⁸⁾
« *...pour ceux d'entre vous qui veulent savoir à quoi ressemblent les Autochtones, laissez-nous vous le dire. Participez à nos écritures, ressentez nos arts, bougez sur nos musiques, écoutez nos histoires avec votre cœur* ». ⁽⁹⁾

Les Autochtones ont besoin d'allié-e-s. Les Blanc-he-s ont un choix. Nous pouvons prétendre qu'il n'y a pas de problème. Nous pouvons rester

(7) Churchill, *Fantasies of the Master Race*, pp. 216-7.

(8) Pour ceux qui voudraient en apprendre plus sur l'expérience des peuples autochtones tout en soutenant leurs auteur-e-s vous pouvez visiter www.oyate.org pour de très bons ouvrages pour adultes et enfants. N.d.t : vous trouverez des courts-métrages faits par des jeunes autochtones sur www.wapikoni.ca.

(9) Joy Asham Fedorick, "Fencepost Sitting and How I Fell Off to One Side", in *Give Back: First Nations Perspectives on Cultural Practice*, (North Vancouver, BC, Canada), Gallerie: Women Artists' Monographs, Issue 11, 1992, p. 42.

bloqué-e-s dans le regret et la culpabilité à propos de ce qui est arrivé. Ou nous pouvons utiliser nos privilèges de Blanc-he-s dans l'intérêt et pour les besoins des Autochtones. Audre Lorde, une poétesse et militante afro-américaine, a dit : « *Utilisez le pouvoir que vous avez pour ce en quoi vous croyez* ». ⁽¹⁰⁾ Apprendre à être un-e allié-e et à agir en tant que tel-le sera en soi-même un cheminement spirituel de toute une vie.

Le partage culturel implique une interaction avec l'entière d'une personne et d'une communauté, un donner et un recevoir réciproques, le partage des luttes comme des joies, recevoir ce que la communauté veut offrir et non pas prendre ce que nous voulons prendre. Le partage culturel commence par le respect, avec la patience nécessaire pour ne pas avancer des hypothèses mais en prenant le risque de s'écarter de son propre cadre de référence. D'un point de vue fondamental, le partage culturel restera impossible tant que nous n'aurons pas mis un terme au racisme structurel. En attendant, ce n'est qu'en se joignant avec tout notre cœur à la lutte contre le racisme, et contre toute forme d'oppression, que nous avons une chance d'expérimenter le partage culturel.

Faire notre propre travail spirituel

La seconde chose que nous pouvons faire, c'est notre propre travail spirituel. Lorsque nous plaçons les Autochtones dans le stéréotype du gourou spirituel, ou de "l'Autre utopique", nous en faisons des substituts spirituels. Lorsque nous faisons de quelqu'un un substitut, nous nous en emparons d'une manière qui l'empêche de porter ses propres enfants. La spiritualité des Autochtones a une fonction dans les communautés d'où elle provient. Elle est fondamentale dans la lutte culturelle contre le génocide. Ce ne sont pas des symboles vides dans lesquels nous pouvons projeter nos propres luttes et que nous pouvons utiliser, comme nous le faisons par exemple dans la lutte des femmes pour l'émancipation, ou dans l'affirmation de la fraternité entre hommes. ⁽¹¹⁾

Ayant projeté une image sur les Autochtones, une partie de notre travail spirituel personnel consiste à ramener cette image en nous-mêmes. Ne pouvons-nous pas utiliser le stéréotype de l'"Indien", que nous avons fabriqué

(10) Paraphrase d'après une conférence.

(11) Joanna Kadi décrit comment l'appropriation culturelle traite ses objets comme "ahistorique et culturellement vide." Voir *"Whose Culture Is It Anyway?"*, Sojourner Vol. 18 #2, October 1992, pp. 5-6.

de toutes pièces, pour en apprendre plus sur nous-mêmes ? Que pouvons-nous y voir ? Ce stéréotype peut-il nous indiquer ce dont nous avons soif ? De quoi nous languissons-nous ? Si nous acceptons ce stéréotype comme une projection, celui-ci peut nous aider dans notre travail spirituel.

Dans l'image de "l'Indien" nous plaçons l'idée du mysticisme et de la spiritualité. Nous vivons dans une société qui semble nous offrir le choix entre la laïcité ou un Dieu mâle défini de façon rigide. L'appropriation culturelle est en partie alimentée par la soif des Blancs de s'embrasser une spiritualité plus riche. Cette sensation de manque est une réalité mais il nous faut prendre conscience d'une chose : les Autochtones ne nous empêchent pas d'accéder au spirituel. La culture blanche a brisé et semé le trouble dans son propre héritage spirituel. Si nous croyons qu'il y a bel et bien un monde spirituel, nous pouvons recréer le chemin qui nous guide vers lui et nous pouvons espérer que son existence nous aidera dans ce processus. Je crois que notre désir lui-même, notre désir d'accéder au monde des esprits, est une magie puissante qui peut nous ouvrir des portes.

Dans la conscience collective, les Autochtones sont perçus comme reliés à la terre et aux autres espèces. Nous avons soif d'une telle connexion. Or, nous vivons tous ici sur cette terre et nos existences sont mêlées au destin des innombrables êtres vivants qui nous entourent. Ces êtres vivants peuvent être source d'enseignement si nous apprenons à nous taire et à les écouter. Nous connecter directement à la source. Nous pouvons concentrer notre attention lorsque nous marchons dans la forêt ou dans notre quartier. Nous devons avoir confiance dans le fait que notre voyage spirituel peut commencer là où nous nous trouvons, avec ce que nous sommes, dans nos propres vies. De quels animaux et plantes dépendons-nous ? Qu'est-ce qui nous nourrit ? Comment peut-on honorer ce cadeau ? Comment peut-on rendre ce qui nous a été donné ?

Lorsque nous fantasmons la religion autochtone, nous imaginons peut-être une communauté avec un plus grand sentiment d'appartenance et une interconnexion plus profonde. Il nous faut explorer les liens entre le spirituel et la communauté, nous devons nous demander : Qui est ma communauté ? Comment abordons-nous le monde ensemble ? Ou puisons-nous notre force ? Qu'est-ce qui nous isole, nous déchire ? Qu'est-ce qui nous donne du sens ? Quelle est notre relation avec le monde alentour ?

Nous voyons aussi dans la soi-disant "spiritualité amérindienne" un lien aux ancêtres et à la tradition. Nous avons soif d'une telle connexion avec nos aïeux. Les Autochtones nous ont encouragés à explorer notre lien avec la

terre en étudiant les traditions de nos propres ancêtres. Certain-e-s pourraient objecter que celles-ci sont trop difficiles à trouver ou trop loin de nous. Pourtant, leurs réminiscences sont souvent si proches que nous n'arrivons pas à les voir. Par exemple, la fête de Noël contient d'innombrables éléments de l'ancienne cérémonie de Yule, le solstice d'hiver : les lumières dans la nuit, les conifères, offrir des cadeaux, des rennes qui tirent des chariots dans le ciel, un grand-père généreux venu du Nord qui entre dans la maison par le foyer de la cheminée, les elfes, les quatre cercles de bougies de la couronne de l'Avent, la viande préparée pour l'occasion... Tout cela fut un jour plein de sens et de pouvoirs sacrés — qu'il nous est possible, peut-être, de retrouver.

Je pense qu'il est également important pour les femmes blanches de reconnaître leurs peurs et les risques en jeu dans l'exploration d'une spiritualité européenne valorisant la femme. L'Europe chrétienne a détruit toutes les religions en lien avec la terre et a exterminé les femmes qui y tenaient des rôles de sages et de pouvoir spirituel. Ce sont peut-être des millions de femmes accusées de sorcellerie qui ont été brûlées et torturées. Nous portons dans la psyché européenne collective le poids de ce gynocide. Alors que l'image fantasmée de l'Autochtone a été romancée et spiritualisée, celle de la sorcière n'a jamais été aussi sinistre et méprisée, malgré la rare exception de la "gentille sorcière du Nord".⁽¹²⁾

Lorsque je regarde en face mon héritage spirituel en tant que femme d'ascendance européenne, c'est ce deuil que je vois, cette attaque monstrueuse des valeurs et pouvoirs des femmes, perpétrée à notre encontre par mon propre peuple. Adopter une spiritualité qui valorise les femmes tout en prenant ses racines dans l'histoire de l'Europe, c'est se rebeller contre le "monde spirituel" dominant de la chrétienté européenne. Nous, femmes blanches, devons nous demander comment le mot "sorcière" est utilisé contre nous ; et si nous voulons nous réapproprier ce mot, nous devons révéler au grand jour cette part de rébellion qui est en notre quête. Il y a là un risque, mais aussi un pouvoir incroyable.

Si nous adoptons la spiritualité autochtone comme une solution clé en main, nous finirons inmanquablement par négliger les véritables questions spirituelles, les questions sérieuses qui concernent nos propres vies, nos propres communautés. Refuser d'utiliser l'autre comme un substitut, c'est nous permettre de faire notre propre travail spirituel et collectif, de porter notre propre "descendance" spirituelle. Pour certain-e-s, cela impliquera peut-être de revenir à la détresse qui nous a poussé-e-s dans cette recherche, pour tenter de voir ce qui s'y cache. Il nous faut reconnaître notre propre oppression, afin

(12) N.d.t. : référence au *Magicien d'Oz*.

d'être capable de mener nos propres batailles, spirituelles et politiques. Nous devons trouver ou créer nos propres rites dans nos luttes. Cela aussi peut prendre toute une vie. Et pourquoi pas ? Prendre avec sérieux notre chemin spirituel, c'est honorer notre place dans l'univers et l'importance de nos vies.

Y a t-il un moment ou un-e non-Amérindien-ne peut participer à des rituels autochtones ?

Certain-e-s se demandent peut-être maintenant s'il existe des situations dans lesquelles il est approprié pour un-e non-Amérindien-ne de prendre part à des rituels et cérémonies autochtones. La réponse est complexe puisqu'elle implique de voir au-delà des stéréotypes et de comprendre certaines dimensions des religions autochtones qui sont souvent ignorées.

« *Les religions amérindiennes sont basées sur la communauté, et non sur le prosélytisme* ». ⁽¹³⁾ Elles unissent les cœurs et les existences d'un groupe de personnes spécifique. Or, la plupart d'entre nous sommes plus habitué-e-s à des religions comme le christianisme ou l'islam, dont la volonté évangélique encourage la conversion des autres à ses propres croyances. ⁽¹⁴⁾ Les religions autochtones ne sont pas des religions auxquelles on peut se convertir, comme cela est possible dans le christianisme, en adoptant un ensemble de croyances ou de principes. Elles sont construites sur un système de relations.

De fait, si une personne entre en relation avec des Autochtones et participe à la vie et aux luttes d'une communauté, il arrivera souvent qu'elle prenne part à des rituels ou des moments de vie spirituelle. Par exemple, lorsque les Blanc-he-s ont rejoint les manifestations contre la construction du barrage hydroélectrique sur le territoire Innu, ils ont participé avec le peuple Innu aux cérémonies et aux prières qui faisaient partie du combat. Des Blanc-he-s ont aussi été intégré-e-s à la communauté autochtone par le mariage ou l'amitié.

Cela n'a rien à voir avec une personne Blanche qui adopterait des pratiques spirituelles autochtones. Cela montre plutôt le pouvoir de la communauté d'adopter et de tisser une relation avec une personne. Paula Gunn

(13) Andrea Smith, "For All Those Who Were Indian in a Former Life", Sojourner, Vol. 16 #3, Nov. 1990, p. 8.

(14) Les femmes blanches et juives sont une exception, puisque le judaïsme, comme les religions amérindiennes, est une religion basée sur la communauté.

(15) Jane Caputi, "Interview with Paula Gunn Allen", Trivia 16/17, Fall 1990, p. 50.

Allen, auteure de Laguna Pueblo et professeure, résume ainsi cette idée :
« Vous ne pouvez pas faire de la spiritualité amérindienne sans une communauté amérindienne. ...c'est quelque chose de physique, de social, de spirituel et cela forme un tout ». ⁽¹⁵⁾ C'est notre lien avec le peuple autochtone en tant qu'allié·e·s et ami·e·s qui construit une relation spirituelle, et non pas un rapt spirituel.

Résumé

S'il y a deux choses que je pouvais imprimer dans vos cœurs, ce sont celles-ci, et j'espère que vous les emporterez avec vous : le choix de se positionner en allié·e et le choix de faire son propre travail spirituel. J'espère que vous pourrez honorer ce désir qui est dans votre cœur, cet intérêt pour les choses "indiennes", et que vous l'utiliserez pour en apprendre plus sur leurs luttes et leurs existences. Utilisez-le pour dépasser les stéréotypes, découvrez les réalités qui se cachent derrière, utilisez le pouvoir que vous avez pour agir en solidarité avec les peuples autochtones. J'espère aussi que vous saurez croire en notre capacité à faire notre propre travail spirituel et à trouver un moyen de le faire ensemble. Je vous demande de croire avec moi que le spirituel est déjà présent en nous.





IV D'autres interrogations à ce sujet

À ceux qui ont entrepris ce voyage, je voudrais offrir quelques questionnements et réflexions qui sont apparus sur le chemin de la création d'une spiritualité antiraciste, valorisante pour les femmes et en lien avec la terre. Je ne pourrai évoquer dans ce texte que certaines des difficultés que nous avons rencontrées, qui, je l'espère, déclencheront des discussions plus approfondies.

La terre

Pour ceux qui sont intéressé-e-s par une spiritualité en lien avec la terre, quel sens cela a-t-il de vivre sur un territoire volé ? Que penser du chagrin de ces terres pour leur peuple originel ? Est-il possible d'être les bienvenu-e-s ici ? C'est notre terre de naissance, peut-être depuis plusieurs générations, et je crois que notre place est bien ici sur la terre, qui est notre mère à tou-te-s. Mais comment vivre ici avec dignité ? Est-ce notre responsabilité, à nous tou-te-s qui aimons cette terre, que de lui rendre son peuple originel ?

Il me semble que cette terre, avec toutes ses spécificités — chaque rivière, chaque montagne, chaque bosquet — n'a pas seulement été volée. Elle a aussi été arrachée à des peuples qui considéraient que la terre ne pouvait être possédée et qu'elle avait une conscience qui méritait le respect. Et elle est devenue l'esclave d'un peuple qui l'a fait passer de "personne" à "propriété".

Comment la terre peut-elle être notre déesse si nous en avons fait notre propriété ? L'idée-même de propriété de la terre va à l'encontre de l'éthique d'une spiritualité en lien avec la terre. Il y a ici un parallèle possible, me semble-t-il, avec la capacité qu'a eu la société blanche à justifier la propriété d'êtres humains en tant qu'esclaves. Alors que nous vivons dans une culture qui prend pour acquise la propriété de la terre, qu'avons-nous en notre pouvoir en tant qu'individu-e pour changer cela ? Le seul accès à la terre, dans notre pays, est un privilège des plus riches. Pouvons-nous d'une façon ou d'une autre libérer la terre de la propriété ?

Quel sens cela a-t-il que notre culture pollue et détruise la terre ? Béton, immeubles, produits chimiques, pesticides, monocultures et bien d'autres aspects de notre culture bouleversent l'équilibre de la nature. Notre nourriture vient de très loin et passe un processus industriel qui exploite d'autres animaux et d'autres plantes. Quelle responsabilité avons-nous dans ces questions environnementales ?

Les esprits et leurs implications

Certaines personnes non-Autochtones ont peut-être la sensation d'avoir été en contact avec des esprits autochtones. Et si ce pouvoir existait réellement ? Une des raisons pour lesquelles les anciens en préservent traditionnellement l'accès est le danger que comportent certains pouvoirs s'ils ne sont pas bien équilibrés. Ainsi, si nous croyons vraiment en l'existence de ces pouvoirs, il semble que la première étape soit de reconnaître leur profondeur, de ne pas jouer avec eux. Quelles conséquences cela a-t-il, quelles responsabilités avons-nous en étant aux prises avec ces pouvoirs ? Que faire si les esprits vous appellent ?

Et que dire de ceulles qui ont participé, d'une manière ou d'une autre, à des rituels autochtones ? Quels implications cela a-t-il ? Un des principes de nombreuses traditions autochtones est la croyance que savoir implique responsabilité. Ainsi, certains dangers se trouvent dans les façons que ces rituels ont de nous engager. Peut-être avons-nous pris des engagements ou des responsabilités sans même nous en être rendu-e-s compte ? Je me rappelle ce vieux film où un explorateur prend le bol de soupe que lui tend une jeune et jolie Autochtone et découvre dans les heures qui suivent qu'il l'a ainsi épousée sans le savoir. À quoi sommes-nous engagé-e-s sans en avoir conscience, et que pouvons-nous en faire ensuite ? Et que dire de ceulles qui ont participé à des rituels distordus ou confus ? Existe-il des formes de purifications ?

Communauté multiculturelle

Comment pouvons-nous inventer nos propres rituels dans un contexte multiculturel ? Il y a eu enchevêtrement de peuples et de cultures, qui a créé de belles choses mais aussi de nouvelles formes d'oppression. Quelles cérémonies sont capables de nous réunir tou-te-s, dans la dignité de tou-te-s et le respect de la souffrance qui nous unit ? Je crois que découvrir et partager nos propres ressources ancestrales pourrait être une première étape. Mais ensuite ? Si nous nous concentrons uniquement sur nos propres traditions ancestrales, qu'est-ce qui nous rendra différents des racistes ségrégationnistes ? Comment reconnaître ce qui nous rend interdépendants de tous les peuples, et ce qui nous sépare ? Peut-on trouver une manière de prier ensemble pour nous donner des forces dans les luttes que nous menons ensemble ? Et en proposant de réels espaces de partage culturel, est-ce que nous changeons les "règles" pour autant ?

Dans le contexte de la spiritualité des femmes, une Américaine de Porto-Rico, une Américaine de Scandinavie, une Afro-Américaine et une Autochtone peuvent-elle faire un rituel ensemble ? Et si un groupe est constitué de 80 % de personnes blanches et de 20 % de femmes de couleur issues de diverses cultures ? Si les femmes autochtones décident de ne pas pratiquer de rituels hors du contexte autochtone du fait de l'appropriation rampante, comment les femmes blanches, noires, asiatiques et latina peuvent-elles s'en débrouiller ? Si certaines autochtones souhaitent partager leurs rituels ou enseigner, alors que d'autres ne le souhaitent pas, quelle position devons-nous adopter ? Accordons-nous d'office plus de légitimité aux Autochtones qu'aux femmes blanches ou noires qui n'ont que leur propre légitimité individuelle pour asseoir leurs "enseignements spirituels" ?

Ascendance

Et pour ceux d'entre nous qui sont partiellement d'ascendance autochtone, mais qui ont grandi dans la culture blanche avec des privilèges blancs ? Quels sont notre héritage et notre responsabilité ? Est-ce différent pour une personne noire ayant des origines autochtones ? Y a-t-il un appel légitime de nos ancêtres qui nous éveille à la spiritualité autochtone ? Comment faire le tri dans les images racistes et déformées de ces cultures et trouver l'accès à quelque chose de fiable ? L'héritage biologique fait-il ici une

différence, ou bien, ayant grandi dans une culture blanche ou noire, est-ce dans celle-ci qu'il nous faille faire communauté ?

Et comment notre ascendance, de quelque origine qu'elle soit, influence-t-elle la spiritualité ? En quoi nous donne-t-elle des responsabilités spirituelles et éthiques ? Et ceulles qui ont été adopté·e·s ou bien séparé·e·s, d'une quelconque façon, de leurs racines biologiques ? Quelles interactions entre biologie, communauté et spiritualité ? Et pour ceux qui ont été abusé·e·s par leurs parents ? Comment les personnes lesbiennes et gays peuvent-elles reconstruire une famille et une filiation en dépit des rejets qu'elles subissent vis-à-vis de leur orientation sexuelle ? Certaines responsabilités incombent-elles aux personnes qui s'inscrivent entre différentes cultures ou classes ?

Bénédiction de clôture

Malgré la complexité des problèmes qu'il soulève, le voyage dans lequel nous nous embarquons n'est ni trop difficile ni voué à l'échec. Il prend ses racines dans un engagement pour la vie des personnes et des peuples, et dans la confiance que nous ne sommes pas seul·e·s. Pour conclure, je voudrais rappeler les conseils offerts par le-la poète two-spirit⁽¹⁶⁾ du peuple Menominee, Chrystos⁽¹⁷⁾ :

*Ne prenez rien que vous ne pouvez rendre
Donnez aux autres Donnez plus
Marchez tranquillement Faites ce qui doit être fait
Remerciez pour votre vie
Respectez tous les êtres
simple
et ça ne coûte pas un centime*

(16) N.d.t : "Two-spirit" (littéralement "deux-esprits") est un statut social et spirituel particulier aux peuples amérindiens, à la frontière des genres et des identités sexuelles.

(17) Tiré du poème "Shame On !" in *Dream On*, Vancouver: Press Gang, 1991, p. 100-101.

Copyright 1995 & 2008 par Myke Johnson
Myke Johnson est issue d'une famille blanche et ouvrière, ses ancêtres étaient
Allemand-e-s, Frisien-ne-s, Autrichien-ne-s, Québécois-e-s, Écossais-e-s,
et Innu-e-s. Elle est activiste de la terre, pasteur unitarienne-universaliste et
l'auteure de *Finding Our Way Home : A spiritual Journey Into Earth
Community*. Elle blogue sur <https://findingourwayhome.blog/>.
Cette traduction française est dédiée à son arrière grand-mère maternelle,
Claudia Tremblay.



*Traduit de l'anglais par Audrey Tomadon, Mathieu Senghor,
Mickaël André, Raphaël Hebert, et Tania Maria Elisa.
Nous avons traduit le mot "Native" par "Autochtone", et le mot "Indian"
tantôt par "Indien-ne" lorsqu'il était utilisé pour se référer à un stéréotype,
et tantôt par "Amérindien-ne", comme par exemple lorsque le mot "Indian"
figurait dans les citations d'Autochtones. À noter que les Amérindien-ne-s
(ou "Premières Nations") font partie des Autochtones d'Amérique, mais que
la nation Inuite et la nation Métisse ne sont pas incluses dans le mot
"Amérindien-ne". Le mot "Amérindien" n'existe pas à proprement parler
dans la langue anglaise.*

Nous encourageons la reproduction et la diffusion de ce texte.
Ne le vendez pas autrement qu'à prix libre.

« D'abord, ielles sont venu-e-s pour prendre nos terres et notre eau, puis notre pêche et nos jeux... Maintenant ielles veulent aussi notre religion. Tout d'un coup, nous avons un tas d'idiot-e-s sans scrupules qui se promènent en disant qu'ielles sont des guérisseur-se-s. Et ielles vous vendent des rituels de la tente de sudation pour 50 dollars. Ce n'est pas seulement mal, c'est obscène. Les Amérindien-ne-s ne vendent leur spiritualité à personne et quelque soit le prix. Ce n'est qu'un pillage de plus dans la longue liste des extorsions faites aux peuples Amérindiens et, d'une certaine façon, c'est le pire jusqu'à présent ».

Janet McCloud, ancienne de la tribu Tulalip et activiste luttant pour les droits de pêche.

Les Autochtones ont besoin d'allié-e-s. Les Blanc-he-s ont un choix. Nous pouvons prétendre qu'il n'y a pas de problème. Nous pouvons rester bloqué-e-s dans le regret et la culpabilité à propos de ce qui est arrivé. Ou nous pouvons utiliser nos privilèges de Blanc-he-s dans l'intérêt et pour les besoins des Autochtones. Audre Lorde, une poète et militante afro-américaine, a dit : « *Utilisez le pouvoir que vous avez pour ce en quoi vous croyez* ». Apprendre à être un-e allié-e et à agir en tant que tel-le sera en soi-même un cheminement spirituel de toute une vie.



Éditions
Maison
Rose

editionsmaisonrose@riseup.net